

Mais rien n'y fait. Le lieutenant fera donc fusiller les otages inconnus, qui voient tout à coup leur destin lié au hasard d'une maligne cruauté et d'un acte étranger à leur vouloir. On saisit bientôt la sombre portée de ce drame dur, qui agite violemment les idées de responsabilité, d'existence et de mort.

Devant l'acceptation inévitable, chacun réagit à sa manière. Le marchand gémit sur son bonheur; le sculpteur indien implore humblement; le comédien croule, puis se ressaisit; le jeune Ricardo se montre brave et courageux pour la cause; la jeune Indienne et la mère affichent une résignation vailante. Izquierdo va réclamer d'autres otages, lorsqu'on vient annoncer l'entrée triomphale de Bolivar dans une ville voisine. La révolution reprend; l'espoir n'est pas perdu; les victimes ont péri pour une noble cause.

Richard Newton a su camper avec aplomb un lieutenant brutal jusqu'au cynisme. Il emporte à lui seul la plus grande part des éloges. William Allyn, dans le rôle titre, est peut-être trop jeune ou trop sensible, il manque d'énergie dans son entêtement idéologique. Helpmann interprète bien le rôle difficile du comédien, amateur de beaux gestes et pleutre de nature. Les deux femmes tiennent une place trop restreinte pour se faire valoir. De même, les deux moines aux paroles et aux attitudes intentionnellement creuses et fades. François Lavigne et Gilles Pelletier faisaient partie de la distribution et tenaient bien leur rôle plutôt modeste. Le décor austère et solennel de Robert Prévost convenait agréablement à la situation.

En lisant le mémoire du Théâtre du Nouveau Monde présenté à la Commission Tremblay, on se demande s'il n'y a pas là une certaine tendance au monopole. Nous sommes tous en faveur d'une salle de spectacles, où chaque troupe pourrait exploiter un succès. On revient souvent sur cet argument du succès, qui a son importance. Mais quand un échec se produit, il ne convient pas d'accuser inconsidérément le public trop indifférent ou d'en faire porter les conséquences à la direction du Gesù. Il faut connaître le public, c'est-à-dire notre population, et ne jamais le perdre de vue. Plus que tout autre, le T. N. M. a reçu accueil et sympathie. En retour, le public s'attend au respect. Il veut bien se laisser instruire et cultiver, à condition que nos artistes le fassent d'une façon intelligente et sympathique. Que l'on joue en anglais une pièce française et réciproquement, fort bien. Mais la saison dernière, on aurait pu mieux choisir que *Philippe et Jonas*,

car *Come back, Little Sheba*, aussi bien que *Montserrat*, valait davantage et n'aurait sans doute pas déçu, même en français.

*

Les directeurs du Théâtre-Club possèdent beaucoup de courage et d'ingéniosité. Le choix de leurs pièces est fort heureux, et malgré l'exiguïté de la scène, ils réussissent à tenir les spectateurs en haleine. La comédie d'Henri Troyat est plaisante et bien jouée. Il s'agit d'un peintre qui cherche un modèle pour représenter saint Sébastien. Le choix du maître se fixe sur un voleur de profession, qui profite de son rôle pour continuer son métier. Les explications du cambrioleur sur les montées spirituelles et les plongées réalistes poussent jusqu'au mordant les problèmes de sainteté, que chérissent les romanciers à la mode. L'auteur a de l'esprit, et les interprètes, de l'allant.

Béatrice Picard s'acquitte merveilleusement de sa tâche. Il n'est pas facile de jouer la jeune fille naïve et sottise; elle y met en même temps beaucoup d'esprit. Georges Groulx tient le rôle principal avec aisance et animation. Jean-Claude Deret joue *Sébastien* comme il se doit, imitant habilement la vertu du saint et l'audace du brigand. Rose Rey-Duzil et Maud D'Arcy font de vieilles dames bourgeoises et souffreteuses. En somme, une comédie gaie, qui porte réellement son nom.

*

Deux remarques pour finir.

Il semble opportun de signaler que, sur la scène du Gesù, les garçons du Collège Sainte-Marie ont joué *les Fourberies de Scapin* d'une façon soignée et très vivace. Leur interprétation de Molière valait celle du *télé-théâtre*. Il faut dire que le directeur possède plus qu'une culture simplement vocale. Il connaît ses auteurs et sait les faire comprendre à ses élèves. Libre à ceux-ci de dire plus tard, comme il arrive parfois, qu'ils n'ont rien appris.

On parle aussi dans les journaux des spectacles qu'offre à ses invités le studio Anjou. Quand les farces de Courteline et de Feydeau se jouaient dans les salles populaires et par des acteurs secondaires, la critique n'avait que du dédain pour ces productions insipides. Maintenant que la mode est aux cabarets et aux consommations, on ne trouve pas si mal le jeu des artistes et la vulgarité du texte. Heureusement que Paul Toupin a su réduire cet enthousiasme chiqué à de plus justes proportions. C'est lui qui mérite félicitations.

LETTRE D'ÉGYPTÉ

L'Association des "Frères musulmans"

Gabriel ENKIRI

UN MODESTE INSTITUTEUR de troisième classe, Hassan el-Banna, chargé à Ismailia de l'enseignement de la langue arabe dans un collège gouvernemental de cette ville, réunit autour de lui, en 1936, un certain nombre de ses collègues et fonda avec eux un groupement social et religieux, sous le titre de « Frères musulmans ». En quelques années, cette association se développa tellement et réussit à exercer une telle influence que le gouvernement de 1939 se vit obligé de transférer Hassan el-Banna au Caire, à un

M. Enkiri, qui réside au Caire, est un spécialiste des problèmes politiques et sociaux du Moyen-Orient. Il nous présente un groupement dont les agences de nouvelles ont parlé récemment.

poste supérieur, et de prendre en considération certaines de ses revendications. En 1940, les Frères musulmans déploierent une activité qui parut suspecte à l'*Intelligence Service* britannique, et celle-ci fit interner, en 1941, trois de leurs chefs, le président Hassan el-Banna, le vice-président A. Sukkari et le secrétaire Abdel Hakim Abdin. Mais à la suite de l'agitation des Frères et de leurs menaces, cet internement ne dura que trois mois, et les trois leaders furent libérés.

De 1941 à 1947, le succès des Frères musulmans fut prodigieux. Leurs adhérents se comptaient par centaines de mille, et il n'y avait presque plus de villages où l'on ne pût trouver une ou deux de leurs cellules. Le ton des discours de Hassan el-Banna et de ses collègues devint alors plus impératif. Ce n'étaient plus des revendications qu'ils formu-